

publique. Ils prétendirent que le président de la Bolivie étant sur le point d'envahir le Pérou pour s'emparer de Santa-Cruz et le faire exécuter, le seul moyen de conjurer l'invasion et de sauver l'ex-protecteur, avait été de lui faire quitter le Pérou et de le mettre sous la protection du pavillon chilien.

Quant aux motifs qui ont poussé les trois généraux péruviens d'abord à arrêter la marche de Santa-Cruz et puis à le vendre, les voici : Castillo, Nicot et Cisneros travaillent, je l'ai déjà dit, à révolutionner le Pérou à leur bénéfice. Leur ambition devait donc s'effrayer, autant que celle du gouvernement chilien, à voir réapparaître au sein de l'ancienne confédération un homme qui aurait sans doute réussi à la reconstituer et qui aurait ainsi délégué cette partie de l'Amérique du Sud, de tous les prétendants qui se disputent la présidence des diverses républiques.

## LE PAUVRE HONTEUX.

SUITE ET FIN.

Une vive acclamation accueillit la proposition. Adopté ! adopté ! criait-on de toute part en riant, et le jeune homme, se livrant le premier, exigea que le valet de chambre, érigé en douanier, fit l'inspection sévère de ses poches. Le général qui d'abord s'était opposé à cette plaisanterie, finit par en rire. Chaque visite nouvelle fournissait quelque sujet de gaieté. Le capitaine prenait peu de part à toutes ces folies. Il y assistait d'un air contraint et sombre, et semblait se tenir à l'écart autant qu'il était possible de le faire sans être remarqué. A mesure que la visite avançait, il paraissait plus mal à son aise ; on eût dit qu'il cherchait à éluder son tour, et peut-être il se flattait d'y réussir au milieu de cette bruyante confusion ; mais il n'en fut pas ainsi. Tout au contraire, après que ses compagnons eurent tous subi cet inventaire inattendu, ils se tournèrent vers lui avec un redoublement de joyeux tapage et le signalèrent comme le coupable, puisqu'il était le dernier. Le capitaine pâle et troublé, balbutia quelques excuses qui se perdirent dans le bruit. On stimulait la sévérité du domestique pour cette dernière expédition.

—Baptiste, voici le moment décisif ! criait l'un. —Baptiste, pas de distraction, nous avons les yeux sur toi, disait un autre, exhibe le corps du délit. —Courage, Baptiste, aux derniers les bons !

Baptiste s'avança, mais Gerbaut, croisant ses bras sur sa poitrine, déclara d'une voix tremblante, qu'à moins de violence, on ne mettrait pas la main sur lui.

Un profond silence succéda tout à coup aux cris éclatans, et le général prenant aussitôt la parole : Le capitaine a raison, dit-il ; cet enfantillage a déjà duré trop longtemps. Je demande une exemption pour lui et pour moi.

Gerbaut, ne pouvant parler et se soutenant à peine, le remercia par un regard plein de reconnaissance et sortit pour se dérober à la honte et à l'embarras de sa position. Le général, après son départ, ne fit aucune réflexion, et ses hôtes durent imiter sa réserve ; mais toutes les figures semblaient s'interroger, et le général lui-même resta soucieux et préoccupé.

Gerbaut marcha long-temps avant de rentrer chez lui ; il avait besoin d'être seul et de calmer un peu par le mouvement extérieur l'agitation presque folle à laquelle il était en proie. Le chaos était dans sa tête et ce fut à grand-peine qu'il parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées et à prendre une résolution. Il rentra bien tard, et sa femme, qui l'attendait avec impatience, ne put retenir un cri d'effroi lorsqu'elle le vit revenir pâle et bouleversé.

—Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda-t-elle. —Rien, dit Gerbaut se laissant tomber sur une chaise, épuisé de fatigue et d'émotion, et posant sur la table un petit paquet ; vous me coutez bien cher, ajouta-t-il.

En vain Mme Gerbaut, cherchant à le calmer, voulut en savoir davantage. —Demain, répondait-il, demain nous verrons. Je sortirai de bonne heure...laisse-moi et sois tranquille. Demain, je te dirai tout.

Dès le matin, le capitaine reprit le chemin de l'hôtel où il avait passé la veille, et bien qu'il marchât résolument, un trouble inexprimable agitait son pauvre esprit. Comment allait-il se présenter ? De quel air serait-il reçu ? Et le serait-il seulement ? Faudrait-il donc écrire ? Constater ce qu'il lui coûtait tant à confesser ? Pourtant il ne pouvait rester sous le poids qui l'écrasait. Il se répétait de cent façons diverses le terrible aveu qu'il lui fallait faire. Avec quelles paroles aborder le général pour prévenir un mot, un regard qu'il n'eût jamais oublié ni pardonné ! L'accueil du valet de chambre ne l'inquiétait guère moins et avec celui-ci toute explication était impossible. Gerbaut était fou quand il arriva. Ce n'est pas Baptiste qu'il rencontra, mais le domestique auquel il

s'adressa s'empressa de l'annoncer. Celui-là, sans doute, ne sait rien, pensa-t-il. Quelle angoisse ! le général, va-t-il le recevoir ? Oui. On le fait entrer. Gerbaut n'ose lever les yeux. Il s'assure d'un regard que la porte est fermée sur lui. Alors, sans hésiter, d'une voix sourde et rapide, comme un homme qui accomplit un sacrifice cruel : —Je ne puis m'abuser, général ; dit-il, sur ce qu'il y avait d'étrange hier au soir dans ma conduite, ni sur les doutes qu'elle a pu faire naître ; je n'en saurais supporter l'idée, et, quoi qu'il m'en coûte, je viens vous avouer toute l'étendue de mon malheur et l'humiliation où il me réduit.

Le général, qui avait fait un geste pour l'interrompre, le laissa poursuivre. Gerbaut continua en s'animant par degré : —Ma misère est au comble. Là est toute mon excuse. Je suis à la charge de ceux dont je devrais être le soutien. Une femme, une mère, infatigable assure à peine, au prix d'un travail sans relâche, le pain de la journée à nos pauvres enfans. Je n'y touche qu'en frémissant à ce pain de douleur !

—Capitaine ! interrompit le général tout ému.

Mais Gerbaut n'entendait et ne voyait plus rien ; et s'il se fût arrêté, peut-être n'eût-il pas achevé, car le plus pénible lui restait à dire. Poussé par l'exaltation du désespoir, il continua sans rien écouter. —Je ne me reproche pas moins un repas meilleur pris loin de ceux qu'accable ma cruelle destinée. Assis à votre table, où me poursuit ce tableau déchirant, je cède à l'irrésistible désir de porter à mes pauvres filles quelques débris de votre abondant superflu, et je parviens presque toujours à soustraire à leur profit quelques portions de ce qui m'est offert ! C'était ma position hier au soir, et je serais mort de honte s'il m'avait fallu rendre vos convives et les gens à votre service témoins de l'abaissement où la pauvreté m'a fait descendre ! J'étais ridicule, ce qui est pis que d'être coupable aux yeux du monde : mais aux vôtres, général, je ne pouvais rester en état de suspicion...

La voix de Gerbaut s'affaiblissait et il commençait à parler avec moins de volubilité. Le général put répondre : —Trente années honorables vous placent au dessus de tout soupçon. —D'ailleurs voici qui répond à tout, et il faisait briller, aux regards étonnés de Gerbaut, la montre tant cherchée. C'est à moi de vous demander pardon à tous, poursuit le général ; j'étais, sans m'en douter, placée dans mon gousset, où je l'ai retrouvée le soir devant Baptiste ébahi.

—Si j'avais su !... murmura Gerbaut pétrifié.

Ne regrettez rien, reprit le général en lui tendant la main, j'ai appris ce que vous n'auriez pas dû me cacher ; mais il n'y avait que la crainte d'une supposition flétrissante qui pût vous décider à découvrir vos plaies si douloureuses. C'est un ami qui vous a entendu ; bientôt vous aurez de mes nouvelles.

Gerbaut sortit plus calme, mais encore tout confus. A quelques jours de là, il reçut une invitation à dîner chez le général. Les convives étaient ceux de la dernière réunion. L'amphytrion ne manqua pas de conter, en s'excusant, l'incroyable distraction dont il s'était si tard aperçu, le capitaine, placé près de lui à table, trouva sous le pli de sa serviette sa nomination à un poste honorable et modeste qui assurait désormais l'existence à sa famille.

J. CAUCHOIS-LEMAIRE.

## DECES.

—En cette ville, le 18, le Dr. William Robertson, à un âge avancé, et l'un des plus anciens médecins de cette ville. Le Dr. Robertson vint en Canada en 1806, comme assistant-chirurgien dans le 49<sup>e</sup> régiment ; il fut promu ensuite au grade de Chirurgien dans le 4<sup>e</sup> ; il servit durant la guerre de 1812 et 1813 et se retira à demi-paie en 1815. Il se fixa en cette ville où il exerça avec avantage pendant cette longue période ; il fut pendant plusieurs années le médecin en chef de l'hôpital général et premier professeur au collège McGill.

## BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE.

Montréal, 19<sup>me</sup> Juillet 1844.

AVIS aux Miliciens qui ont servi durant la dernière guerre Américaine, dans "L'Infanterie Légère des Frontières, et Les Voyageurs Canadiens."

Ces deux Corps dans la version Française de l'annonce émanée de ce Bureau, sous la date du 20<sup>me</sup> Février dernier, ayant été accidentellement omis de la liste de ceux qui ont droit au *Script*, en récompense de leurs services, les Miliciens qui y ont servi, ou s'ils sont morts, leurs représentants, sont avertis qu'ils peuvent réclamer le *Script*, en remplissant les formalités et conditions mentionnées, en la dite annonce du 20<sup>me</sup> Février dernier.

Les journaux publiés en Français, qui ont été priés d'insérer l'annonce sus-mentionnée, sont priés d'insérer le présent avis, durant le temps non expiré.